

Rêves divers

Un flocon cristallin virevolte et vient se poser délicatement sur mon épaule. Je m'apprête à le balayer d'un revers de la main, mais il fond avant que je ne puisse esquisser un geste.

Non pas que je puisse réellement esquisser un geste, je suis une statue. Mais parfois il m'arrive de rêver que je peux faire ces gestes que tout le monde fait, comme balayer un flocon ou rajuster un vêtement.

Ce n'est pas comme si j'avais beaucoup d'occupations de toute façon. Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige, je suis assise sur le muret de pierres. Et impossible de profiter de la vue, je suis dos au front de mer ! Je reste là dans ma jupe plissée, les jambes croisées et les pieds nus, avec mon sac et mes ballerines posés à côté de moi. Je voudrais vous y voir, en jupe et pieds nus par moins vingt degrés !

Si encore je pouvais parler pour me réchauffer, mais je n'ai personne à qui parler. Les seules personnes qui s'assoient sur mon muret sont des touristes. Habituellement, ils s'arrêtent quelques minutes pour admirer le paysage, puis ils se prennent en photo à côté de moi et s'en vont. J'en croise des dizaines dans une journée, de tous âges et de toutes nationalités, mais pas un pour me prêter un manteau ou une écharpe ! Une fois, un petit garçon s'est approché de moi pour me donner un morceau de son gâteau, mais sa mère l'a rappelé à l'ordre et ils sont partis. Alors sans compagnie, moi je m'ennuie.

Pour m'occuper je regarde les allées et venues des passants dans la rue. Je m'amuse à deviner leurs identités, leurs préoccupations. Cette grand-mère avec son chien ne voit plus ses petits-enfants, cet homme barbu va à un rendez-vous amoureux, et là cette femme en tailleur est en retard au travail. Leur rapidité me fascine. Ils sont toujours pressés, marchent dans toutes les directions, parlent au téléphone... Pour moi qui suis condamnée à rester immobile, tous ces mouvements sont autant de pincements au cœur, pour peu que j'en aie un. Malgré cela j'aime les observer et je ne m'en lasse pas.

La période de l'année que je préfère est l'hiver. En hiver, la Russie est recouverte d'un voile blanc et tout me semble différent. Les bruits sont plus doux, les gestes plus lents. La ville entière paraît vivre au ralenti, comme sous l'emprise d'un étrange sortilège. Sur le sol, la neige est couverte de traces de pas, comme autant de chemins tracés dans la ville. Les passants emmitouflés dans leurs fourrures soufflent des nuages de buée et le vent froid siffle au-dessus des arbres.

C'est à cette saison que je regrette le plus d'être une statue figée sur mon muret de pierres. Alors pour m'évader je rêve.

Je m'imagine me promener dans la ville couverte de neige. Je suis emmitouflée dans un manteau chaud, une écharpe autour du cou et un bonnet en laine enfoncé sur les oreilles. Dans mes rêves, mes pieds ne sont pas nus mais bien au chaud dans de grandes bottes fourrées. J'entends la neige crisser sous mes pas et les flocons tourbillonner autour de moi. Je sens la morsure du froid sur mes joues et le picotement dans mes doigts gelés.

J'y pense si fort que j'ai l'impression d'y être.

Je marche dans une grande avenue enneigée bordée d'arbres nus. Les gens passent à côté de moi sans un regard, ne s'arrêtent pas pour prendre une photo. Je ne suis pas une statue mais une passante comme les autres qui profite de cette belle journée d'hiver. Attirée par un mouvement sur ma droite, j'aperçois au milieu des arbres un enfant avec sa luge. Seuls son nez et ses yeux sont exposés au froid, et je lis dans son regard pétillant l'immense joie que lui procure toute cette neige. Il descend la butte blanche sur sa luge, puis remonte la pente, redescend, remonte. Ce mouvement répété me captive et je reste immobile à observer son manège. Immobile comme une statue.

Mais je suis brusquement interrompue dans ma contemplation par une calèche passant près de moi en glissant sur la poudreuse.

Je continue ma route et mes pas me mènent jusqu'au lac recouvert d'une épaisse couche de glace. Je m'avance alors et remarque un attroupement autour d'un grand trou dans la glace.

Le groupe de curieux regarde des personnes en maillot de bain qui se baignent. Malgré le froid extrême, elles semblent prendre du plaisir à effectuer quelques mouvements de brasse dans l'eau glacée. Cette curieuse pratique, qui m'était jusqu'alors inconnue, me fait sourire.

Soudain une odeur de pain chaud vient chatouiller mes narines. En suivant ces effluves alléchants, j'arrive devant un vendeur ambulancier qui propose aux passants des pâtisseries françaises. Le choix est difficile mais je jette mon dévolu sur un croissant tout juste sorti du four. La pâtisserie dorée et croustillante réchauffe mes doigts engourdis par le froid, tandis que je poursuis ma balade. Telle une touriste, je m'arrête devant chaque boutique, chaque monument, chaque église. Je prends le temps d'apprécier la beauté de la ville en hiver. À cet instant, je me sens libre.

Sans m'en apercevoir, je finis par arriver devant un quartier aux isbas colorées. Les habitations aux fenêtres finement décorées sont semblables à des taches de couleurs sur une toile immaculée. De certaines s'échappent des volutes de fumée et j'imagine les familles réunies autour de la cheminée. Je remarque alors en passant une isba à la fenêtre entrouverte. Derrière la vitre, un chat siamois me regarde fixement et j'ai de la peine pour cette boule de poils enfermée par ses maîtres dans la maison. Peut-être voudrait-il sortir jouer dans la neige ? Peut-être aimerait-il se promener dans la ville ? Ou alors je divague et il préfère rester au chaud en attendant ses maîtres. C'est sûrement le froid qui me fait dire n'importe quoi.

D'ailleurs j'ai de plus en plus froid. Je ne sens plus mes pieds malgré mes bottes en fourrure, et mon manteau ne m'empêche pas de frissonner. Les flocons accélèrent leur danse et recouvrent ma tête, mes épaules, mes jambes. Et je ne peux pas les en empêcher, je suis une statue.

Simplement une fille figée sur un muret de pierres.

Une statue aux rêves divers.

- Eh regarde Maman ! La statue a des miettes sur la bouche !

- Laisse ça, Serioja, les oiseaux les mangeront. Et mets ton bonnet, mon ange, tu vas attraper froid. Ça te dit d'aller faire de la luge ? »

Images utilisées : image 1, image 2, image 4, image 5, image 9, image 11 et image 12.

Nombre de caractères : 5151 caractères